

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Georges Lartigau

Le 31 mars 2001

Discours de bienvenue du Docteur Guy Ebrard, Président de l'Académie de Béarn

Ils rêvaient tous du Béarn, ces exiles qui servaient sous l'Empire et la République, au service de la France, ailleurs et surtout en Afrique du Nord.

Son grand-père, avec Lyautey, son père armurier lors de la campagne du Riff, et lui-même, né au hasard d'une garnison d'Algérie, à Hussein-Dey, puis comme médecin de bataillon pendant trois années dans la Légion étrangère, avant de recevoir à l'occasion, la croix de la Valeur militaire avec citation à l'ordre du Corps d'armées et plus tard l'ordre du Mérite. Pour l'armée qui se bat, la bourrasque des combats a laissé bon souvenir au militaire de carrière qu'il était.

Ces rudes années ont prolongé le parcours plus paisible, à ses débuts, d'un élève nommé au concours de l'École du service de santé militaire de Lyon. Mais ensuite, que de travail dans une carrière militaire marquée, après l'engagement d'Algérie, par la ténacité et l'effort dans les hôpitaux des armées dont il devint l'assistant en chirurgie spéciale, section stomatologie à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, puis au service de chirurgie maxillo-faciale de l'hôpital Foch à Suresnes, dans le service du médecin général Ginestet.

De nombreuses publications scientifiques témoignent pour le membre titulaire de la Société de médecine militaire, l'importance des travaux dont la chronologie est elle-même suffisamment évocatrice à celui qui la lit, pour savoir que cette carrière de temps de paix a été, dans l'armée, dominée par la conscience professionnelle et l'amour du métier des études scientifiques de haut niveau devaient en être le prolongement naturel.

Ce médecin, combattant d'activé, qui a fait honneur, comme les siens avant lui, à une carrière militaire et aux valeurs qu'elle incarne, choisit la date de son propre « cessez-le-feu ». C'est ainsi qu'il prend sa retraite en 1969, après vingt-cinq années de bons et loyaux services. Plus tard, dans le cadre de Réserve, il sera autorisé à porter les galons de colonel alors qu'il eût pu accéder aux étoiles de général s'il était resté dans l'active. Le firmament n'a jamais été son obsession.

Ainsi va la vie, ainsi va le destin de chacun.

Voici Georges Lartigau revenu au Béarn de ses rêves, ouvrant dans la corbeille d'une nouvelle vie un cabinet de stomatologiste à Pau, qui connaît les succès que les patients réservent à ceux qui appellent naturellement la confiance et qui savent leur apporter la compétence. Car le spécialiste des hôpitaux des armées apporte au secteur privé, dans sa discipline, les compétences acquises au fil d'une carrière riche de sa pratique quotidienne, des travaux conduits par les militaires avec méthode, des publications sédimentées au fil du temps et qui ont fait que la stomatologie fût une des spécialités les plus reconnues dans le domaine militaire. Fruit des hôpitaux militaires, Georges Lartigau revendique d'apporter son expérience au secteur public civil dont il gravira les fonctions, en repartant de la base comme médecin suppléant à l'hôpital de Pau, jusqu'aux fonctions flatteuses de chirurgien des Hôpitaux, chef de service à temps partiel du service de stomatologie et de chirurgie maxillo-faciale du centre hospitalier de Pau dont il sera le retraité en 1995.

Cette double complémentarité d'une vocation militaire et d'un engagement civil a donné un véritable sens à sa vie.

La première, qui s'est offerte à un jeune Béarnais dont l'ambition de carrière lui avait été conseillée par Jean Sarrailh, recteur de l'université de Paris, à sa cousine, sa grand-mère : tous deux étaient enfants de Monein.

Ainsi, un grand de l'université qui tient en son sein une place durable, s'est-il fait le chantre de la carrière militaire, car il savait dans l'intérêt de ce jeune homme qu'elle lui apporterait les moyens de poursuivre les études que les siens n'eussent peut-être pu durablement lui donner. La deuxième, une carrière civile, fenêtre ouverte sur un nouvel avenir, de nouveaux paysages, mais à la différence de l'armée dont la hiérarchie limite inévitablement le destin individuel, ici un nouvel horizon repose sur les seules mains de celui qui en assume la responsabilité. Ainsi, ce double destin a-t-il eu le grand privilège de rendre au Béarn celui qui en avait toujours gardé le souvenir vivace, qui y pensait avec fidélité, lorsque les nuits étoilées du djebel laissaient au silence de rares instants de vérité, ou plus tard, lorsqu'au sortir d'un service hospitalier de l'armée ou d'une salle d'opération dans laquelle l'attention du chirurgien et du praticien ne pouvait être distraite un instant, il rêvait du Béarn auquel les siens, bien avant lui à deux générations consécutives, après avoir bourlingué dans le monde, étaient revenus comme vers une terre bénie.

Mais le destin se forge aussi en famille et le jeune ménage, constitué au hasard d'une garnison, n'a-t-il pas lui-même consolidé la solidité du retour, puisque Fernande Pierron, ancienne élève de l'École normale d'Épinal, institutrice, puis directrice d'école maternelle, n'est-elle pas venue enrichir de ses qualités multiples la douceur d'une mère et la

discrétion d'une épouse, le paysage béarnais pour le bonheur de sa famille ?

Elle y a ajouté l'irremplaçable bienfait d'une vocation d'enseignante : avec les maîtres qu'elle conduisait, n'a-t-elle pas éveillé à la vie, dans l'école maternelle Bosquet, des générations de petits Palois et de petites Paloises qui lui en gardent, avec leur famille, reconnaissance ? Ses trois enfants, dont il ne s'excuse pas de les savoir tous éloignés d'un destin militaire, sauf que l'un gère en civil les fruits du nucléaire, et dont il se flatte d'en avoir confié deux à la médecine, sa vocation, dont il énumère avec fierté le nombre jusqu'ici équilibré de ses petits-enfants, deux par ménage.

Ce long parcours est passé pour lui très vite. Sa diversité a tenu en éveil une curiosité naturelle et le souci d'agir en toute circonstance, au mieux de ce qui, pour chacun, est commandé ou inspiré.

Chacune des deux phases d'une vie riche, largement déployée, a-t-elle été conduite ou instinctivement guidée par le respect des valeurs essentielles qui donnent un sens à la vie et qui, dans les imprévisions ou les méandres de celle-ci, sont autant de repères non écrits, de certitudes irréfragables.

... C'est le pouvoir magique de la conscience de chacun, qu'elle soit ou non placée sous le signe de la foi et qui vous ouvre au respect des principes qu'il n'est pas désuet d'évoquer, car ils sont frappés d'un sceau d'éternité.

Au-delà de toutes les valeurs qui les transcendent, le sens du devoir pour qui est au service de son pays et dont la discipline est le corollaire naturel, le travail, compagnon permanent et l'exigence de rigueur pour celui qui est au service de la recherche autant que pour celui qui tient le bistouri, l'écoute pour celui qui est au service du patient, telles sont les vertus qui ont su façonner un tempérament auquel s'y ajoutent une certaine pudeur de caractère, une grande discrétion, une forme d'humilité, qui ont su placer le cœur d'un homme près des siens, de ses enfants, de ses amis. Mais Molière nous rappelle : « *Serait-il à propos et de la bienséance De dire à mille gens tous ceux que d'eux on pense ?* » Et par siècles interposés, pourquoi ne pas le dire, puisque la qualité des hommes doit être le meilleur enrichissement de notre Compagnie.

C'est pourquoi je suis heureux, Georges Lartigau, de vous accueillir comme membre correspondant de l'Académie de Béarn.

Discours de remerciements de Monsieur Georges Lartigau, nouvel académicien

Monsieur le président, madame la présidente, mesdames, messieurs de l'Académie, mesdames, messieurs,

Alors que je m'apprêtais à goûter les plaisirs présumés et aussi l'isolement d'une retraite enfin arrivée, madame de l'Académie a tendu la main. Elle m'a retenu par la manche pour m'inviter et m'asseoir parmi vous. Je l'en remercie bien sincèrement. Je mesure l'honneur qui m'est fait. J'essaierai de m'en montrer digne.

Vous avez bien voulu, monsieur le président, m'aider à décliner mes origines. Nous sommes à l'Académie de Béarn. Je sais bien que votre questionnement n'a certainement rien d'inquisitorial ni bien sûr rien de fondamentalement génétique. Je sais bien que ce qui importe le plus pour vous, chez l'individu, c'est de connaître ses aléas culturels. Eh bien oui. Si notre ami Claude-Guy Charlotte, que vous venez d'accueillir ici même, il y a peu, a commencé sa carrière à Tizi-Ouzou ; moi, j'y ai commencé ma vie. Pas exactement à Tizi-Ouzou, mais pas très loin, dans la banlieue d'Alger. J'ai beaucoup d'affection pour cette terre, maintenant lointaine, pour ses habitants et pour la Méditerranée. J'y suis arrivé au hasard des garnisons de mon père, militaire de carrière, et n'y suis pas demeuré très longtemps. Mon père lui-même était béarnais, ma mère aussi, le premier de Carlin et de Saint-Faust par ses parents, ma mère des coteaux de Monein, par les siens.

À la faveur, si l'on peut dire, du second conflit mondial, me voici de retour au pays. Stanislas-Lavigne patronne mes études primaires, Louis-Barthou mes études secondaires. Et puis il a fallu partir à nouveau. Après de multiples pérégrinations, nous nous retrouvions entre autres camarades, avec Jean-Michel Saut, le cousin de Marie-Claire que vous connaissez bien, nous nous retrouvions à l'œuvre, à Paris, à l'hôpital du Val-de-Grâce. J'y suis tout de même resté sept ans. Savez-vous comment au bout de quelques années on magnifie le Béarn, quand on s'en trouve ainsi éloigné ! Combien on y pense dans cette sorte d'exil ! C'est une réalité que nous avons éprouvée, Jean-Michel et moi-même. Aussitôt dit, aussitôt fait, nous décidons en 1969 de revenir. Ce fut réussi et me voici replongé à nouveau dans notre Béarnitude. Entre-temps, j'avais fondé une famille et encore pas mal travaillé. Je dois à ma femme et à nos trois enfants de me l'avoir permis sans jamais s'en plaindre, ni y faire le moindre obstacle. Qu'ils en soient tous les quatre chaleureusement remerciés.

J'ai choisi la médecine et la chirurgie par goût. Heureusement pour nos opérés, vous savez sans doute que l'imaginaire guide très peu le bistouri du chirurgien. Notre savoir est au service très strict des connaissances

anatomiques et physiologiques. Ceci dit, notre pratique est manuelle. C'est pourquoi vous trouverez peu de chirurgiens qui soient vraiment des poètes.

Il peut en exister mais ce n'est pas mon cas. Je n'ai pas pris l'habitude de consacrer régulièrement à l'imaginaire la plus grande part de mon temps. Ceci n'empêche pas de penser à autre chose qu'à la coupe et couture, pardon la suture. Faute de s'évader grâce à l'imaginaire, on peut se poser certaines questions : par exemple, quel est le sens de la vie, quel est le sens de notre vie ?

Le mot « sens » est un de ces termes de la langue française qui nous offrent, à la réflexion, de multiples facettes, de multiples sens justement. Il nous permet d'explorer, de soupeser une idée, un comportement, d'animer un sujet et de le conduire là où nous mène l'inspiration du moment. En suivant la signification que l'on retient pour un mot ou une idée. En premier, rien d'inéluctable ne semble définir *a priori* le sens d'une vie, sauf, il est vrai, que le sens est une direction et que l'ultime direction, l'aboutissement de cette orientation dont on est certain, c'est la mort. Pardonnez mon manque apparent d'optimisme, mais tout être qui naît est assez vieux pour mourir. Il s'agit là, dès que l'on a acquis quelque conscience, d'un phare énigmatique et fascinant. Nous n'en savons rien, sauf qu'il est inéluctable. Mais cette observation est-elle sans doute prématurée. Il serait trop facile de terminer avant que d'avoir commencé. Si nous voulons rester bons observateurs, nous devons reconnaître qu'il a fallu à chacun d'entre nous, avant d'arriver au terme, parcourir un certain nombre de chemins, l'individu possède là, en principe, une certaine influence. C'est du sens que l'on donne à ces chemins dont nous pourrions nous entretenir un peu.

Le sens est d'abord une signification et chaque homme a besoin de donner une signification à sa vie. Le plaisir, le loisir, maîtres mots de notre époque, sont-ils suffisants pour nous rendre « heureux » ? Bien sûr que non, ce serait absurde et l'absurde est invivable. Tout homme a quelque idée du sens de la vie, du travail, de l'amour, de la souffrance. Toute vie a besoin, comme on dit actuellement, d'un système de valeurs. Ces valeurs se veulent en principe universelles, mais dans nos sociétés, différenciées et libres, leur sens a quelque chose de spécifique à chaque individu. Il varie d'une personne à une autre. Ce privilège sollicite chacun de nous. La liberté fait que nous disposons de l'opportunité d'un choix. Ce choix dépend du sens que nous souhaitons donner à notre vie.

La vie est aussi évolution, changements, remises en cause. C'est pourquoi le sens que nous donnons à notre schéma intérieur n'est pas défini une fois pour toutes. Nous ne sommes pas immuablement orientés par une sorte de pilote automatique intérieur. À certaines étapes ou à certains tournants de la vie, il faut percevoir, quand le moment est venu, de savoir se restituer. La démarche ne s'opère pas sans difficulté, par rapport au sens que l'on suivait antérieurement. Changer, c'est faire un nouveau choix, c'est-à-dire subir et surmonter les mêmes interrogations. Pour nous aider, nous faisons alors appel en premier à cet organe du sens que l'on appelle la conscience.

Cette recherche n'est pas toujours facile. Qui un jour ou l'autre n'a pas cherché auprès d'un autre, d'un conjoint ou d'un ami, la réflexion qui nous

permet d'accéder à ces choix ? Dans nos cabinets médicaux, nous recevons souvent cette sorte de quête de certains de nos patients. Ils viennent chercher consciemment ou non une aide pour la solution de leurs problèmes. Des difficultés peuvent surgir quand les symptômes qu'ils exposent ne sont pas forcément toujours une explication directe de leurs angoisses. Il faut savoir déceler ce genre d'interrogation. Bien d'autres professions, certains sacerdoce par exemple, participent à cette aide de l'autre. Chacun la traitera à sa manière. Cette difficulté de la conscience est de tous les temps, singulièrement dans notre Occident, pourtant confortable. Le progrès matériel n'a pu donner à l'Homme, ni la sécurité totale ni la sérénité. Voilà pourquoi le vent noir de l'angoisse et de la névrose souffle en rafales sur nos prospères cités. Il ne nous épargnera probablement jamais.

Une fois établis ses marques et ses projets, il reste à l'individu à élaborer sa conduite quotidienne, c'est-à-dire le sens qu'il choisira dans telle ou telle situation. Il exerce alors encore sa liberté dans le cadre où il évolue. Ce privilège n'est pas la liberté de tout faire, de faire n'importe quoi. Parler ainsi revient peut-être à évoquer un lieu commun. Mais n'est-il pas utile de le faire pour rappeler qu'être libre dans le quotidien, l'est aussi être responsable de ses actes. Sans responsabilité, la liberté ne signifie pas grand-chose. L'homme irresponsable en arrive à ne plus vouloir que ce que font les autres, c'est le conformisme de notre monde occidental, ou à ne plus vouloir que ce que veulent les autres, et c'est le totalitarisme.

Qui serait assez fou, aujourd'hui, pour défendre le totalitarisme dans notre confortable société de liberté ? Espérons que l'expérience d'un passé, récent au regard de l'Histoire, nous préservera longtemps d'événements douloureux que certains d'entre nous ont connus. Le conformisme demande plus de réflexion, mais je ne suis pas certain de savoir proposer facilement une solution toute faite. Nous assistons en effet à une ambiguïté du vocabulaire. Il est assez banal de faire l'éloge du non-conformisme. On peut même y voir une attitude courageuse. Que vaut cette attitude s'il s'agit d'un comportement systématique irréfléchi ? En fait, ce qui serait plus utile, ce serait de faire l'éloge du conformisme. Mais il faudrait revenir à l'étymologie et comprendre que le vrai conformisme, c'est d'être conforme, non pas davantage, de façon irréfléchie, aux usages et aux préjugés. Il faut savoir être conforme à la nature humaine et à l'idée que l'on s'en fait comme nous le disions précédemment. Le conformisme de Panurge, comme l'anticonformisme révolté systématique, sont à notre avis des automatismes irréfléchis et aliénateurs.

Le sens choisi doit donc être bien défini et son utilité reconnue. Reste une déviation : la perte du sens. Il n'est pas rare d'observer en ce début de siècle un laisser-aller, plus grave que le mauvais conformisme dont nous venons de parler. Il n'est pas difficile d'observer que beaucoup de responsables se satisfont de la fonction à laquelle ils ont tout fait pour accéder. Ils en oublient parfois la justification de cette fonction, c'est-à-dire la mission. Que vaut une fonction ou une structure quand elle n'assume plus sa mission ?

Un jour, au cours d'une de nos discussions, un de mes amis psychiatre prétendait que chaque malade, quelle que soit sa maladie, en était responsable personnellement. C'était probablement une boutade. Mais

elle mérite réflexion. Nous ne nous attarderons pas sur la conception de la médecine par les tragiques Grecs. Nous n'allons bien entendu pas regarder d'un œil soupçonneux chacun de nos patients lorsqu'il franchit la porte du cabinet. Nous sommes là pour les aider non pour les mettre en accusation. Mais le médecin peut parfois se reconnaître dans le miroir que lui tend un patient. Doit-il lui dire la morale ou lui dicter un sens de la vie ? Ce serait là une tentation bien naturelle dans ce cas particulier. De fait, même s'il croit se reconnaître dans les propos de son malade, il doit, à mon avis, se garder d'une telle attitude. Le respect de l'autre nous impose une certaine réserve. Le praticien ne cherche-t-il pas lui-même à tâtonner son propre sens ? Il doit, me semble-t-il plutôt, expliquer à son interlocuteur que la vérité ne se dicte pas. Elle doit se chercher. Nous laissons à Socrate et peut-être au psychanalyste la pratique et l'art de la maïeutique.

Le simple traitement, quand il s'impose, n'est pourtant pas toujours suffisant. Sans recourir obligatoirement à cette sorte de maïeutique, le médecin doit savoir tenter chez son malade de mobiliser la volonté de sens, même si elle est enfouie, inconsciente ou refoulée. Il s'agit alors d'une tâche difficile. Il aidera son patient par un dialogue libre, vrai et souvent prolongé. Il l'aidera à surmonter l'angoisse de sa liberté, à distinguer l'essentiel de l'accessoire, le sensé de l'absurde, l'acte responsable de l'acte injustifiable. Ici s'arrête sa mission. C'est peut-être cela aussi la recherche de la Vérité.

Souvent la difficulté est plus grande qu'elle n'y paraît. Chez l'homme qui souffre, les apparences peuvent n'être que des leurres. Ces apparences sont trompeuses au premier abord, même pour son entourage immédiat. Tel individu peut sembler avoir comme on dit « tout pour être heureux » et connaître les pires angoisses. Tel autre individu s'accomplira dans le pire échec et donnera même courage aux « favorisés » par son sourire et la densité sobre de son existence. Faut-il voir là la présence ou non d'un objectif même lointain, bref d'un projet de sa vie ? Probablement. La seule façon de bien supporter la vie n'est-elle pas souvent d'avoir une tâche à accomplir ou, pour certains, de poursuivre la recherche d'une spiritualité ? Dans ces cas encore, il semble que la bonne orientation est d'avoir bien choisi son sens. La vérité se situe dans l'action et son orientation et c'est sans doute aussi pour cela qu'elle est personnelle.

Reste à affronter le problème de ce que certains considèrent comme « la vraie douleur », la douleur physique. Baudelaire disait, je suis tenté de dire annonçait, je cite : « *Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel incessamment sécrétée et renouvelée.* » C'était au moins une sorte de prémonition. En effet, dans les années soixante-dix, des neurobiologistes mettaient en évidence la sécrétion par l'organisme de ce que l'on a appelé les endomorphines ou endorphines et qui sont des sortes de morphines naturellement sécrétées par l'homme. Leur rôle quotidien est considérable. Elles sont cependant insuffisantes pour soulager la douleur physique caractérisée. Nous ne savons pas vraiment les solliciter actuellement pour cela. En revanche, nous disposons depuis longtemps de moyens puissants pour arracher le patient à sa douleur. N'est-ce pas aller ici aussi dans le sens de la nature ?

L'importance du traitement de la douleur a fait l'objet, récemment, de rappels des pouvoirs publics. Il est sans doute nécessaire de faire ces rappels, afin de ne laisser personne échapper à la vigilance du thérapeute. Mais il est probable que la première invocation à Esculape fut celle d'un homme qui souffrait. Le soulagement du malade a toujours été le but premier du médecin.

Nous avons nous-mêmes organisé à Pau, en 1985, un symposium sur la douleur alors que je présidais avec une équipe très active aux destinées de la très béarnaise société médicale de Pau et du Béarn. Cette journée d'étude se passait ici même au parlement de Navarre et avait intéressé beaucoup de nos confrères. Nous avons cru bon d'associer à l'étude du traitement de la douleur proprement dite, la discussion d'un autre élément thérapeutique. Il concernait ceux qui se savent ou non proches du terme de leur parcours. Cet élément était le sens de l'accompagnement. Deux écoles, l'une française, l'autre anglaise, étaient venues nous expliquer le sens de l'accompagnement qu'ils pratiquaient. On ne peut dans ces cas dissocier le traitement de la douleur, de la nécessité d'accompagner celui que nous ne pouvons retenir. Il y a là un sens profond de la solidarité où doivent se trouver réunis le sens de la dignité de l'individu qui va partir et le sens de la compassion du thérapeute.

Nous sommes de retour, nos points de départ et d'arrivée se rejoignent. Me permettez-vous encore un instant, pour une image.

Peut-être pourrions-nous résumer la multiplicité et le voisinage aussi des sens du sens en traçant, en imaginant, le merveilleux arc-en-ciel qui nous fascine tous depuis notre enfance. La tradition et l'Histoire de l'Humanité nous offrent cette opportunité puisqu'au terme de cet exposé nous pouvons imaginer dans les couleurs de l'arc-en-ciel, les sens qui s'arquent pour participer à la belle armature de l'être humain.

Chez les Créés, l'arc-en-ciel était la représentation d'Iris, la diligente messagère des dieux de l'Olympe, représentée, rappelons-le, avec des ailes et un caducée.

Dans la mythologie nordique, certaines divinités étaient censées, en ayant construit un arc-en-ciel, avoir réussi à établir un pont entre la Terre et leur demeure.

Dans la tradition chrétienne, parce qu'il est apparu à Noé à la fin du déluge, l'arc-en-ciel symbolise le pardon divin et l'alliance conclue entre Dieu et les hommes. Dans le folklore européen, une vieille croyance populaire affirme que l'on peut découvrir une cruche en or à l'endroit où l'arc-en-ciel rejoint la Terre. Toujours le rêve et la beauté.

Je vous propose, monsieur le président, de nous rendre en ce lieu pour y retrouver l'Homme, ses misères et sa grandeur.